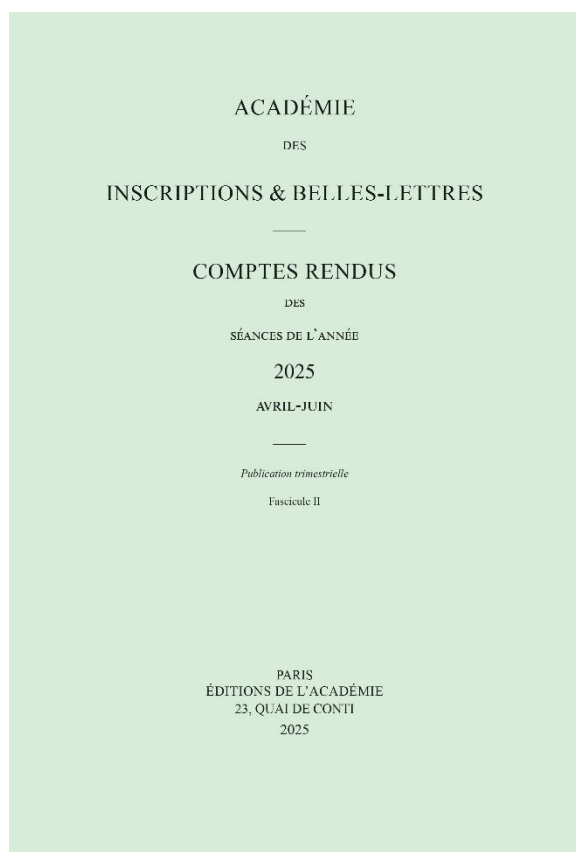


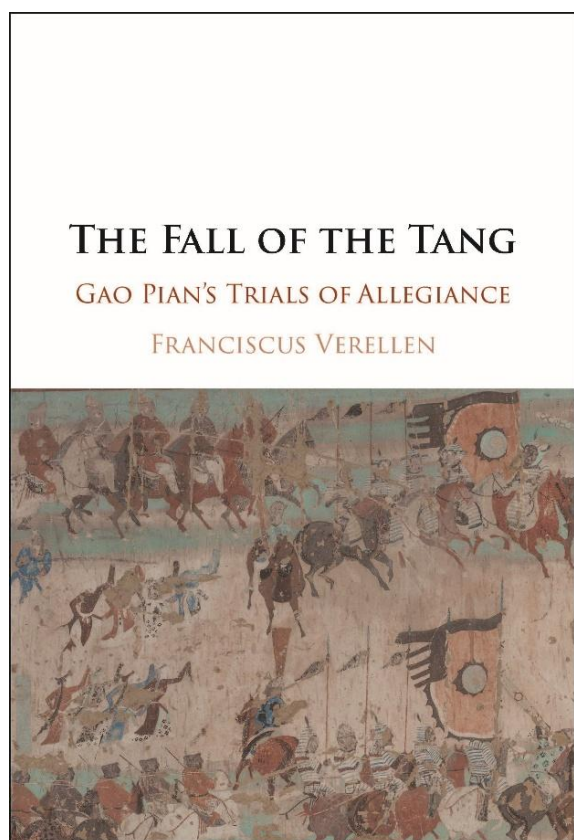
Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 16 octobre 2026

Le Secrétaire perpétuel Nicolas GRIMAL



« J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie, la livraison 2025/2 de nos *Comptes rendus*, qui rassemble les textes de 13 exposés donnés lors des séances des mois d'avril à juin, dont 3 communications dues respectivement à M. Henri-Paul FRANCFORT, membre de l'Académie (« Héros et dragons dans les arts de la civilisation de l'Oxus [âge du bronze de l'Asie centrale, env. 2500-1500 av. J.-C.] »), M. Jean-Michel MOUTON, membre de l'AIBL, avec M. Jacques Paviot (« Renaud de Châtillon, héros et anti-héros de la Croisade ») et M^{me} Claire-Akiko Brisset, correspondant de l'Académie (« Voyage dans le Japon antique et médiéval : aspects matériels et symboliques »), ainsi qu'une note d'information due à M. Jean-Loup Lemaitre, auxiliaire de l'Académie (« 125 ans d'édition des obituaires dans le *Recueil des Historiens de la France* »). Cette livraison rassemble en outre les 17 recensions critiques des ouvrages déposés en hommage sur le bureau de la Compagnie durant ce trimestre. On y trouvera également l'allocution d'accueil prononcée par mes soins en ouverture du

colloque « La fabrique du héros en Asie », organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la Société asiatique et le Collège de France, mon rapport sur l'état des publications de l'Académie pendant l'année 2024, ainsi que l'allocution de décès de M. Pierre TOUBERT, membre de l'Académie, prononcée par M. Franciscus VERELLEN, Président de l'Académie. »



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son éditeur, l'ouvrage de Franciscus Verellen, *The Fall of the Tang: Gao Pian's Trials of Allegiance*, Cambridge, Cambridge University Press, 2026, xxi + 335 p. Le livre retrace en douze tableaux la trajectoire dramatique du Général Gao Pian au crépuscule des Tang, précédés d'une chronologie sommaire des événements saillants, et suivis d'une critique des sources en quatre annexes et de la traduction intégrale de l'œuvre poétique subsistant de Gao.

La dynastie des Tang (618-907) marque l'apogée de la puissance impériale et de la splendeur civilisationnelle de la Chine médiévale. Sa chute bouleverse la configuration du pouvoir en Asie et provoque une transformation profonde de la société chinoise, conduisant le pays au cours d'une période d'éclatement au seuil de son époque moderne. Pour narrer l'affaissement de l'appareil militaire, fiscal et administratif de l'empire Tang, lequel s'étendait du Tadjikistan à la Corée du Nord et de la Mandchourie au Vietnam, l'ouvrage suit les pérégrinations tumultueuses d'un acteur clé de la Chine du IX^e siècle. Homme d'État, général et ingénieur, à ses heures poète et alchimiste taoïste, Gao Pian (821-887) fut un personnage hors normes, suscitant admiration et vénération, inspirant méfiance et terreur, rancune et détestation, pour ses talents évidents, ses conquêtes retentissantes, ses tractations inusitées, la démesure de ses campagnes et de ses ouvrages, l'audace des risques pris, la violence de ses pratiques. Puisant à des sources jusqu'ici délaissées, notamment des archives provenant du quartier général militaire de Gao Pian, des inscriptions sur stèles, des mémoires privés, des récits religieux, ainsi que les poèmes de Gao, l'ouvrage suit à la trace le personnage, son destin exceptionnel, son historiographie controversée pour, au final, s'inscrire en faux par rapport au jugement des historiens officiels qui fustigèrent Gao Pian pour avoir été un « ministre insubordonné » lors de la dislocation de l'empire.

Première parmi les sources inédites sur lesquelles se fonde ce livre est le *Recueil du Bosquet des canneliers*, archive essentielle, sinon unique, pour scruter les années charnières du basculement des Tang. Son auteur Ch'oe Ch'iwŏn (855-949), brillant lettré coréen, fut le plus remarqué de tous les scribes du général. Embarquant pour la Chine depuis Gyeongju, sa ville natale et capitale du royaume de Silla au sud-est de la péninsule coréenne, Ch'oe atterrit en Chine où il se retrouve livré à lui-même à l'âge de onze ans, au sein d'une société en ébullition et d'un empire secoué par les guerres frontalières et civile. Surmontant solitude et pauvreté, Ch'iwŏn voit récompensé son travail obstiné quand, à l'âge de treize ans, il est admis au Collège impérial en 868. La même année, la capitale fête le retour triomphal de Gao Pian d'une campagne de cinq ans au Nord-Vietnam, des plus ardues. Six ans plus tard, Ch'oe se voit décerner le grade de « lettré accompli », le titre le plus prestigieux des lauréats reçus

aux examens du palais – et cet événement exceptionnel sera inscrit aux *Annales du royaume de Silla*. Pourtant, malgré cet exploit remarqué, Ch'iwŏn peine à avancer dans l'administration tentaculaire de l'empire en déliquescence.

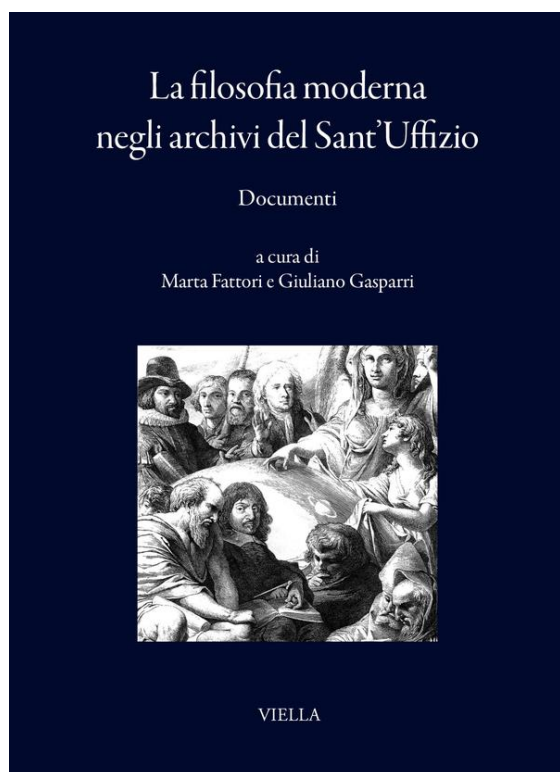
Lorsqu'en 880 Ch'oe Ch'iwŏn parvient à être recruté comme secrétaire-en-chef du maréchal Gao Pian, il n'ignore rien de cet homme, l'un des plus puissants de Chine, issu d'une illustre famille de généraux-poètes. Il sait tout des prouesses de la carrière militaire qui a conduit le général Gao aux confins de l'empire, des « Montagnes célestes » du Xinjiang au golfe du Tonkin, pour mettre fin à la lutte séculaire opposant la Chine au Tibet pour la dominance de l'Asie centrale, pour mener deux guerres épiques contre le Nanzhao, royaume voisin au sud-ouest. Il n'ignore rien du combat du général contre la rébellion de Huang Chao qui a tout juste manqué de renverser les Tang. Il sait comment Gao a gouverné et le Nord-Vietnam comme protecteur général d'Annan, et le Shandong, et le Sichuan, et les provinces stratégiques du cours moyen et inférieur du Yangzi.

En 880, Gao Pian est gouverneur militaire du Huainan, la région au sud-est de l'empire qui constitue le cœur économique et démographique de la Chine des Tang. Gao tient alors les rênes des ressources financières, économiques et militaires de l'empire. Au quartier général de Yangzhou (nom poétique « Bosquet des canneliers »), Gao confie à Ch'oe, alors âgé de vingt-cinq ans, la rédaction de l'ensemble des mémoires adressés à la cour, des rapports, de la correspondance militaire et privée, et des instructions destinées aux fonctionnaires. Lorsqu'en 885, Ch'oe échappe de justesse à la guerre civile engloutissant la Chine, pour regagner son Silla natal, il emporte dans ses bagages les copies de milliers de communications rédigées pour le compte de Gao Pian. Celles-ci documentent minutieusement la gouvernance du Huainan ainsi que les échanges du général et gouverneur militaire avec l'empereur pendant les années cruciales 881-885 où la cour est en exil à Chengdu.

En 887, Gao Pian est victime d'un assassinat. Il est âgé de soixante-six ans. L'empire se disloque. Le Huainan sombre dans l'insurrection. L'aristocratie médiévale, dont Gao est issu, s'efface au profit de l'élite montante, composée des potentats régionaux et des militaires qui façonneront l'ordre post-Tang, dont Gao Pian est le type même. Trois des régions que Gao Pian a gouvernées deviennent des royaumes prospères. Le protectorat du Vietnam, qu'il a remis sur pied après avoir repoussé l'invasion des Nanzhao, renaît comme nation indépendante. La configuration multipolaire d'États dite des « Cinq Dynasties et Dix Royaumes » émerge après l'éclatement de l'empire Tang. Elle apporte compétitivité régionale et innovations technologiques comme la poudre noire et l'imprimerie. Les transitions mouvementées de la fin du IX^e et du Xe siècle s'avèrent l'une des ruptures les plus transformatrices de l'histoire de la Chine.

Gao Pian, figure dominante de la période, sera catalogué par l'historiographie officielle comme un satrape responsable de l'éclatement de l'empire et caricaturé de surcroît comme zélateur religieux. Il est heureux que la Corée, qui honore Ch'oe Ch'iwŏn comme père-fondateur de sa littérature nationale, ait soigneusement conservé l'ensemble des écrits de ce dernier. Sans la survie du *Recueil du Bosquet des canneliers* loin des frontières des Tang défaillants, le verdict officiel péjoratif concernant l'implication de Gao Pian dans la chute de l'empire restait incontesté.

Cette première biographie fouillée de Gao, fondée sur les écrits contemporains, dépeint le parcours et les exploits d'un défenseur exceptionnel des Tang, de l'architecte des fortifications des villes de Hanoi, Chengdu et Yangzhou, de l'administrateur d'une vaste étendue de l'empire, d'un ingénieur hydraulique inspiré. Le récit historique met en valeur les faits et apporte un éclairage inédit sur les notions d'allégeance et de désobéissance, la gouvernance provinciale, les affaires militaires et la vie religieuse au crépuscule de la dynastie des Tang. »



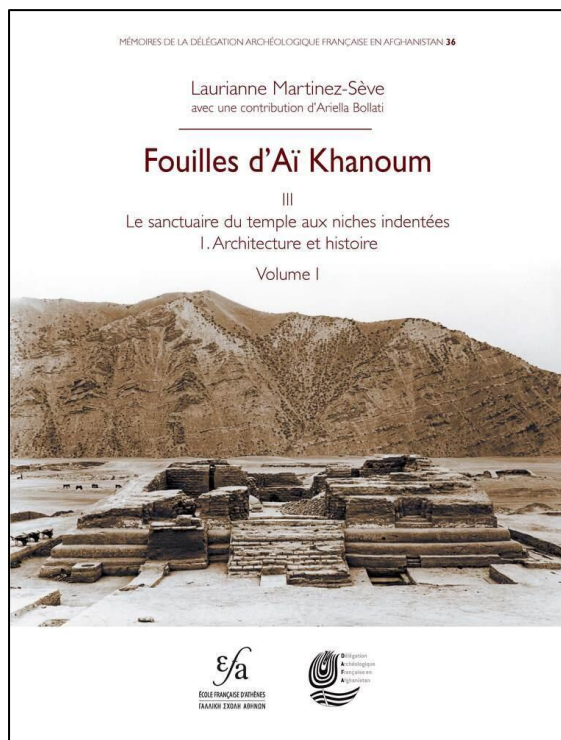
M. Fattori et G. Gasparri, éd., *La filosofia moderna negli archivi del Sant'Uffizio*, Viella, Rome, 2026.

L'ouverture des archives du Saint-Office par le cardinal Ratzinger en 1998 a mis à la disposition des chercheurs des centaines de dossiers inédits. Marta Fattori (1943-2021) a passé une vingtaine d'années à les parcourir pour relever les documents relatifs à la philosophie moderne. Elle en a publié quelques-uns, mais sa disparition ne lui a pas permis d'exploiter toutes ses trouvailles. Elle avait généreusement communiqué à d'autres collègues ses recherches sur Montaigne, Descartes ou Malebranche. Giuliano Gasparri, un de ses étudiants, professeur à l'Université d'Urbino, a regroupé en un volume la quinzaine de dossiers qu'elle avait ouverts. De Francis Bacon (1561-1626) à Julien de La Mettrie (1709-1751), on trouve ici les originaux latins des censures soumises à l'institution.

Outre Bacon et La Mettrie, Herbert de Cherbury, Hobbes, Antoine Legrand, Anthony Collins, John Toland, Israel Canz, Ralph Cudworth, Mandeville, Crousaz, Shaftesbury (et Diderot) et 's Gravesande sont ici examinés et attaqués. Il faut leur joindre le recueil des *Boyle Lectures*, dans sa traduction française en 5 volumes (1738-1742) et l'anonyme *Traité des Trois Imposteurs*. Si l'examen des livres de philosophie fut plutôt nuancé au XVII^e siècle, les censures du XVIII^e siècle reflètent bien le caractère polémique d'une institution menacée par l'esprit des Lumières.

Le dénominateur commun des *vota*, malgré la diversité des auteurs et des écoles théologiques, est le refus de toute nouveauté par rapport à l'enseignement scolastique. Les textes ont été lus, souvent avec précision, mais le filtre idéologique d'une orthodoxie officielle n'a pas permis de relever les différences entre les auteurs examinés (et, dans tous ces cas, condamnés). On relèvera néanmoins quelques points d'intérêt : le *De augmentis scientiarum* de Bacon fit l'objet de trois censures successives, accusant plus la religion anglicane de l'auteur que le contenu philosophique du traité ; trois consultants également, d'avis différents, pour l'*Introductio ad philosophiam ...* de 's Gravesande (1736) concluant à une condamnation sans publication ; on notera le rapprochement entre Mandeville et Hobbes, comme le souci du censeur des *Trois imposteurs* de faire la généalogie du volume et de sa diffusion.

Ces censures de consultants obscurs mettent en lumière le mécanisme de la défense de l'orthodoxie contre la montée des adversaires, rationalistes, déistes ou athées. L'ouvrage ne peut qu'encourager à poursuivre l'examen, difficile et souvent fastidieux, de cette masse documentaire désormais accessible aux chercheurs.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteure Laurianne Martinez-Sève, l'ouvrage *Fouilles d'Aï Khanoum, III: Le sanctuaire du temple à niches indentées, I. Architecture et histoire*, Paris, Délégation Archéologique Française en Afghanistan et École Française d'Athènes, 2025, volumes I, texte: 768 pages, volume II, photos et planches: 343 pages.

Cet ouvrage vient, après quarante ans, compléter celui de notre confrère Henri-Paul Francfort, *Le sanctuaire du temple à niches indentées, II: Les objets*, 1984. Cette publication garde toute sa valeur et la nouvelle y fait abondamment référence, bien qu'évidemment entretemps les données comparatives se soient beaucoup enrichies.

La fouille du sanctuaire majeur de la ville, conduite de 1968 à 1973, a représenté une étape décisive dans l'exploration archéologique d'Aï

Khanoum. Alors que la fouille du palais, premier objectif de la fouille, consistait surtout en de grands dégagements, c'est au temple (parallèlement à la fouille de la maison du quartier sud) que l'équipe s'est fait la main sur la stratigraphie et qu'ont été acquises les bases de la séquence chronologique de la céramique du site. Le sanctuaire, comportant un édifice principal au fond d'une cour flanquée de bâtiments annexes dont une chapelle, s'est trouvé dès les débuts de la ville implanté sur une terrasse de galets qui a été retaillée, bordant d'un côté la rue principale et de l'autre dominant la zone affectée au palais. L'équipe de la DAFA (Délégation Archéologique Française en Afghanistan) a conduit la fouille de 1968 à 1973. Laurianne Martinez-Sève, professeure à l'Université de Lille, appartient à la génération venue après celle des fouilleurs et les circonstances n'ont pas non plus permis qu'elle se rende plus tard sur le site, mais elle a acquis une expérience directe de l'archéologie grecque de l'Asie centrale sur la fouille de Samarkand, et surtout elle a bénéficié de l'enseignement de Paul Bernard qui avait dirigé de bout en bout la fouille d'Aï Khanoum et qui lui a confié le dossier.

Il faut d'emblée souligner la remarquable qualité matérielle de l'ouvrage. C'est manifestement l'effet de la coédition avec l'École Française d'Athènes, alors que pour plusieurs volumes antérieurs de la mission les éditeurs n'avaient pas exercé un contrôle suffisant sur les imprimeurs. Les plans en couleurs sont particulièrement utiles pour comprendre l'enchevêtrement redoutable des périodes.

L'auteure s'est appuyée sur la documentation très soignée laissée par les fouilleurs et les architectes : journaux de fouille, rapports de synthèse dont un rapport général par H.-P. Francfort, plans, coupes stratigraphiques, photographies. Concernant l'attribution des structures aux différentes périodes elle admet n'avoir pas toujours retenu les solutions des fouilleurs, mais elle fournit très honnêtement une annexe "alternatives stratigraphiques" où les points de vue de ceux-ci sont exposés en grand détail et avec toute leur argumentation, notamment en ce qui concerne l'aile nord dont elle considère, contrairement à eux, que le portique était resté inachevé.

Successivement sont envisagés : le sanctuaire et son évolution ; la construction du sanctuaire (du point de vue technique) ; l'organisation et la conception architecturales du sanctuaire et de ses édifices ; l'histoire et vie du sanctuaire.

Dans la première partie sont distinguées cinq périodes (numérotées de la plus récente à la plus ancienne, conformément au système qui fut adopté au début de la fouille, quand on ne pouvait pas prévoir combien de périodes on trouverait) : période V séleucide, période IV premiers rois gréco-bactriens, période III début du II^e siècle av. n.è., période II Eucratide I^{er} (c. 170-145), période I après 145. La chronologie absolue est argumentée dans le chapitre final. Elle se fonde sur les 84 monnaies, toutes en bronze, trouvées dans la fouille. La céramique du temple n'a pas encore été publiée, mais pour ce qui est de l'établissement de la chronologie il faut bien admettre qu'elle a été ici plus receveuse que donneuse. Les seuls marqueurs retenus sont les tessons de « bols mégariens » à relief, attestés à la période III et pour l'apparition desquels en Asie centrale L. Martinez-Sève s'en tient une date au début du II^e siècle (d'autres auteurs dont Bertille Lyonnet, extrapolant eux aussi à partir de la fouille de l'agora d'Athènes, envisagent une date un peu plus tardive, qui amènerait à comprimer la chronologie des dernières phases d'Aï Khanoum). Au final la chronologie retenue par L. Martinez-Sève correspond à celle qu'avaient adoptée les fouilleurs vers la fin, mais avec une corrélation plus explicite à l'évolution des circonstances politique :

- Période V commençant au début du règne personnel d'Antiochos I^{er} (281-261), ce qui rejoint les recherches numismatiques de Brian Kritt plaçant à ce moment la fondation de la ville, ainsi que la chronologie maintenant admise pour le Temple du dieu Oxus à Takht-i Sangin (seul autre site grec important fouillé en Asie centrale avant la découverte de restes monumentaux grecs à Bactres). D'emblée le sanctuaire acquiert son plan-masse et l'aspect très hybride du bâtiment principal juché sur une plateforme.
- Période IV, une reconstruction complète au moment de l'indépendance gréco-bactrienne sous Diodote (c. 240-230).
- Période III sous Démétrios I^{er} (c. 190-180), dans le contexte de l'« euphorie » que Paul Bernard, d'après d'autres indices, décelait en Bactriane après l'échec de la tentative de reconquête d'Antiochos III.
- Période II sous le « Grand Roi » Eucratide I^{er} (c. 170-145), avec un effort de monumentalisation et d'accentuation du décor grec. Mais on note aussi à cette étape un soin très inégal dans l'exécution, comme si on avait voulu en faire trop à la fois et qu'à un moment donné la priorité avait été laissée aux gigantesques travaux du palais.
- Période I, « quelques décennies » de réoccupation. Il ne s'agit pas véritablement de « squatteurs » comme P. Bernard les avait d'abord qualifiés, mais des habitants du lieu et de la région, surtout occupés à la récupération de matériaux mais dotés d'une organisation collective que manifeste le recreusement du canal d'amenée d'eau dans la ville. Comme H.-P. Francfort elle considère qu'un culte s'est poursuivi quelque temps à la chapelle annexe, mais aniconique, tandis que les statues associées aux anciens maîtres (statues de culte et de donateurs) avaient fait l'objet d'un véritable acharnement. L'incendie qui a détruit la toiture du bâtiment principal serait étranger à ce vandalisme et aurait eu pour but la récupération des éléments de pourtracis - ceci ne paraît pas aller de soi.

Deux questions ont beaucoup occupé les esprits pendant et après la fouille : les sources de l'architecture du bâtiment principal et la nature des cultes. Elles font ici l'objet de discussions à frais nouveaux, très détaillées et étayées de multiples références. Sur le premier point, l'auteure propose une élévation très supérieure à l'estimation des fouilleurs (10 à 15 mètres au lieu de 7), ce qui permettrait d'une part de restituer une statue de culte debout et non assise, et d'autre part

de comparer une série de "temples-tours" attestés à diverses époques de la Syrie-Mésopotamie à la Parthyène (Nisa) en passant par l'Iran achéménide, sans toutefois qu'aucun modèle précis ne puisse être trouvé. Les bases de ces propositions sont l'épaisseur des murs et le module des portes. Si le second argument est assez convaincant, le premier l'est moins car on a remarqué que presque tous les temples connus en Asie centrale ont des murs d'une épaisseur "non fonctionnelle", y compris là où on n'a pas proposé de restituer d'étage. Les documents iconographiques allégués ne sont pas tous pertinents: la grossière plaque du Trésor de Mir Zakah (pl. 114a) est l'une des rares dont je suspecte l'authenticité, le plat d'Anikova (pl. 114b) est d'un millénaire plus tardif et figure une forteresse. Plus significative à mon avis serait l'édifice figuré à l'arrière d'une procession sur une image du roi kouchan Huvishka (B. Marshak et F. Grenet, "Une peinture kouchane sur toile", *CRAI* 2006, p. 947-963), qui présente des analogies certaines avec l'édifice figuré sur les monnaies des Frataraka du Fârs. Sur la question des cultes, l'auteure distingue entre d'une part les manifestations rituelles qu'on discerne assez bien (autel dans la cour mais pas d'autel du feu au sens iranien, vases à eau, pots enterrés pour des libations chtoniennes), et d'autre part l'identité des dieux pour lesquels, en l'absence de toute inscription, on n'a qu'un seul indice parlant, le pied en marbre de la statue de culte chaussé d'une sandale au foudre et qui ne peut être qu'un Zeus. Partant de là, et du caractère évidemment peu grec de l'architecture, on a proposé plusieurs assimilations, toutes bien argumentées et que l'auteure examine scrupuleusement sans chercher à conclure: Ahuramazda, Mithra, Bêl, Hadad, Vayu. Rien. Rien n'interdit de penser que les divers visiteurs du temple, locaux ou non, auraient pu chacun reconnaître dans ce Zeus un dieu qui leur était propre. Pour la chapelle latérale, déplacée à la période II et dont la statue de culte a entièrement disparu, on n'a que l'indice d'une offrande de bois ce cerf qui indiquerait Artémis ou une déesse qui lui était assimilée.

Ici intervient la question de la "plaque de Cybèle", une offrande luxueuse qui pourrait avoir un rapport avec la divinité féminine du sanctuaire mais pourrait aussi ne pas en avoir. Depuis les précédentes analyses iconographiques par P. Bernard et H.-P. Francfort le dossier s'est enrichi de deux objets analogues trouvés en Bactriane, qui affaiblissent l'hypothèse d'une fabrication en Syrie: un fragment de plaque à Takht-i Sangin et le buste d'une déesse au *calathos* sur un plat de la collection al-Sabah. Ici l'auteure se démarque des interprétations précédentes et suggère d'interpréter la scène non comme la procession de la statue de Cybèle dans son char à lions, mais comme l'apothéose d'une reine.

Le temple a fourni une grande quantité de jarres et de meules et, comme avant elle H.-P. Francfort, l'auteure ne les met pas tous sur le compte de la réoccupation post-grecque (les temples de Pendjikent, seuls autres en Asie centrale où s'est abondamment conservé le matériel des locaux annexes, témoignent aussi d'une activité intense de boulangers et de fondeurs). Une autre fonction possible du temple, non mentionnée ici, serait une fonction judiciaire attestée par un ostrakon araméen dont H.-P. Francfort a montré qu'il provenait bien du temple et non pas du palais: on y lit les mots *dtbrk* « juge » et *'NŠ* « amende » (seule reproduction: C. Rapin, *Fouilles d'Aï Khanoum*, VIII: *La trésorerie du palais hellénistique d'Aï Khanoum*, 1992, p. 105, pl. 57 / A9 / 28).

Sur la question du nom de la ville, qu'aucune inscription ne fournit, l'auteure est inégalement affirmative. L'idée que dans la dernière période elle aurait été Eucratidia, capitale d'Eucratide mentionnée par Strabon et Ptolémée, est évoquée prudemment. Les indices sont cependant forts: reconstructions massives sous ce règne, butin des campagnes indiennes fraîchement amené à la Trésorerie, localisation sur le Dargoidos (l'actuelle Kokcha) confirmée par Ptolémée. Il est vrai que P. Bernard n'y adhérerait pas de manière inconditionnelle, mais on peut penser qu'il faisait difficilement son deuil de sa précédente identification avec Alexandrie

de l'Ôxos qu'on ne peut maintenir si le Darâ-i Panj, autre fleuve baignant la ville, n'était pas l'Ôxos mais l'Ôchos. En revanche L. Martinez-Sève avance une proposition nouvelle pour le nom qu'aurait porté la ville entre sa fondation séleucide et sa refondation par Eucratide: Dion de l'Ôchos, en référence à la fois à la ville du sanctuaire national des Macédoniens et au fleuve principal qui borde Aï Khanoum. Le raisonnement s'appuie sur l'unique monogramme qu'on trouve sur les briques cuites et qui combine les lettres *delta* et *oméga* (avec parfois un *daleth* araméen). Ce monogramme se retrouve, parfois enrichi d'un *iota* et d'un *omicron*, sur les monnaies que Brian Kritt attribue à l'atelier d'Aï Khanoum.

Au total on ne peut que saluer ce travail mené sur un dossier difficile, travail considérable toujours présenté avec une louable clarté et le souci d'étayer les raisonnements sur la plus large base documentaire possible. Certaines propositions de l'auteure ne feront pas l'unanimité (j'ai moi-même exprimé ici quelques réserves), mais le lecteur aura en mains tous les éléments qui lui permettront de se faire son jugement.